

**CATHERINE BRÉCHIGNAC
ET ARNAUD BENEDETTI**

LE PROGRÈS EST-IL DANGEREUX ?

**DIALOGUE CONTRE
LES IDÉES REÇUES**



humen**Sciences**

**LE PROGRÈS
EST-IL
DANGEREUX?**

**CATHERINE BRÉCHIGNAC
ET ARNAUD BENEDETTI**

**LE PROGRÈS
EST-IL
DANGEREUX?**

**DIALOGUE CONTRE
LES IDÉES REÇUES**

humen**Sciences**



**Prolongez l'expérience avec la newsletter de Cogito
sur www.humensciences.com**

« Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que "les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information", toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite (art. L122-4). Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, notamment par téléchargement ou sortie imprimante, constituera donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

ISBN : 978-2-3793-1085-0

Dépôt légal : octobre 2019

© Éditions humenSciences / Humensis, 2019
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris
Tél. : 01 55 42 84 00
www.humensciences.com

SOMMAIRE

PROLOGUE	9
1. DEVANT OU DERRIÈRE NOS ÉCRANS	13
2. LA TYRANNIE DE LA COM'.....	33
3. <i>FAKE NEWS</i>	53
4. INTELLIGENCE ARTIFICIELLE	79
5. NOTRE PLANÈTE	105
6. POST-HUMANISME.....	131
7. NOS LIMITES.....	149
ÉPILOGUE	167
NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.....	169
BIBLIOGRAPHIE DES AUTEURS.....	173

Quand midi approche, les ombres ne sont encore que des bords noirs, nets, au pied des choses, prêtes à se retirer sans bruit, à l'improviste, dans leur terrier, leur mystère. Alors est venue, dans sa plénitude concise, ramassée, l'heure de Zarathoustra, du penseur au « midi de la vie », au « jardin de l'été ». Car c'est la connaissance qui dessine le contour des choses avec le plus de rigueur, comme le fait le soleil au plus haut de sa trajectoire.

WALTER BENJAMIN, *Brèves ombres*

PROLOGUE

Notre histoire est celle d'une longue conversation. Catherine est une scientifique, physicienne, membre de l'Académie des sciences, ancienne directrice générale, puis présidente du CNRS, elle aime la science, cette construction humaine, indispensable outil pour comprendre le monde et éviter la peur. Arnaud est un communicant, il est captivé par la société et l'histoire des Hommes qui la composent, il enseigne la communication politique. Voilà pour les apparences, la raison sociale en quelque sorte. Sans doute est-ce ainsi qu'au premier abord la société se les représente. Nous sommes les enfants des perceptions que nous suscitons chez les autres. Cette part de réalité en vient à laisser hors champ bien d'autres aspects de leurs histoires personnelles.

Catherine est devenue scientifique par facilité. C'est une littéraire contrariée. Arnaud est devenu expert en communication par nécessité. C'est un silencieux entravé. Leur rencontre est une de ces arabesques dont la vie a le secret. Les ressorts initiaux de leur premier contact n'ont que peu d'importance ; ils sont comme souvent le résultat de l'extraordinaire myriade de hasards qui conduisent des chemins à se croiser. N'y cherchons pas forcément de la raison, mais plutôt de la chance que l'on désigne comme la réalisation heureuse d'une infime probabilité. Au prix de trajectoires inconcevables parfois, déterminées aussi, inévitables peut-être, ils se sont rencontrés.

LE PROGRÈS EST-IL DANGEREUX ?

Ce n'est que longtemps après leur rencontre qu'ils se sont donné ce rendez-vous. Leur connaissance réciproque précède le rendez-vous. Elle le fait surgir. Ils auraient pu se retrouver à Saclay, à Ajaccio, à Plestin-les-Grèves, ou qui sait à Bolzano ou à Marienbad. Ils se sont donné rendez-vous au bord de la Seine, quai Conti, là où l'horloge de Mazarin égrène le temps qui passe et qui fuit comme le grand fleuve autour duquel Paris s'étend et s'allonge.

C'est donc ce rendez-vous qui fait sens. Pourquoi ce rendez-vous ? Pour parler, tout simplement... et pour parler librement, comme on ne le fait peut-être plus, ou plus assez. L'art de la conversation sied aux esprits légers et curieux. Il faut être léger pour être curieux. La légèreté n'est pas le refus de la gravité ou de la rigueur ; elle est la condition pour s'élever, prendre de la hauteur, relativiser le quotidien, s'en extraire pour un temps... et penser à l'essentiel. Elle donne de la respiration là où guette l'enlisement, elle permet l'évasion là où menace l'enfermement, elle rend allègre là où la monotonie incarcère l'individu dans les tristes habitudes.

Ils veulent parler de leur époque, de la science qui donne du pouvoir à certains pour dominer les autres, de cette science qui mène le monde, et que la société ne comprend pas et dont elle a peur. Ils veulent parler des *fake news*, de l'intelligence artificielle, du transhumanisme, des robots et des Hommes, de la planète. Ils veulent parler de ceux qui nous gouvernent. Ils sont de plain-pied dans le monde contemporain.

Leurs échanges procèdent d'un même état de veille. Ils aiment l'ubiquité, et ne se résignent pas à l'humain unidimensionnel. Ils aiment le contre-pied, la contradiction bien sûr, le refus des étiquettes, et la possibilité de penser en parallèle,

PROLOGUE

qui n'est autre que le moyen d'échapper à la fatalité de l'ennui. Accessoirement ils aiment le vin qui rend gai, la poésie qui va au cœur des choses, Rilke qui découvre tant de plis à l'âme sombre des Hommes, la politique qu'ils ne prennent pas au sérieux mais dont ils mesurent qu'elle est trop souvent l'exercice des faibles dépassés par des forces dont ils mésestiment la portée.

Ces forces, ils en discutent. Autour d'une table, ou en échangeant au détour d'un e-mail, d'un SMS, dans l'ardeur d'un dialogue qui les transporte d'un point de départ dont ils ignorent tout – ou presque – de l'issue. Ils parlent, et ne s'économisent aucune digression. Ces fugues sont au demeurant bien dans leur manière d'être. Ils sont l'un et l'autre des adeptes des portes dérobées dans une époque qui cadenasasse toujours plus. Ils sont des *décloisonneurs*, ils pensent en comparaison, en perspective, en se rappelant les exemples passés, car ils aiment leurs racines. L'histoire les protège de l'immodestie. Ils s'en nourrissent pour tester leur présent, le relativiser, l'inscrire, non parfois sans ironie ou agacement même, dans un sillon plus lointain : le sens de la mesure est indissociable du bon usage du passé. Penser, c'est se retourner, et c'est en se retournant, souvent, qu'il est possible de forer quelques-unes des mythologies, ou des totems, de notre temps. Ils pensent en s'affrontant à l'immédiat.

C'est là le sens de leur rendez-vous au bord de la Seine. Ils y commentent librement le flot vaquant de nos inquiétudes les plus contemporaines. Ils en discutent avec cette simplicité du naïf qui voudrait rendre clair ce que le brouhaha de l'instant obscurcit, altère, osons le mot, « bordélique » ! Ils parlent, non pas pour parler, mais pour tenter d'explicitier ce que le

LE PROGRÈS EST-IL DANGEREUX ?

mouvement brownien interne à nos sociétés, cette marche aléatoire sans aucune direction, rend toujours plus confus. Sans jamais se prendre au sérieux, grâce à ce don de l'amitié qui renforce le discernement, ils acceptent leurs désaccords, consentent à pouvoir l'un et l'autre ne pas avoir forcément raison, et laissent libre cours aux improvisations d'une réflexion – véritable pensée en action – qui veut avant tout se déprendre d'une pensée normative, localisable, identifiable au premier coup d'œil. Ils parlent de plusieurs lieux à la fois – et c'est ce droit-là qu'ils revendiquent pour chacun d'entre nous.

1

DEVANT OU DERRIÈRE NOS ÉCRANS

– On a perdu le regard –

Arnaud

L'histoire des objets raconte l'humanité.

Plus particulièrement les objets qui *fétichisent* une époque donnent une vision de l'évolution des peuples. C'est ce qui frappe lors de la visite d'un musée. Il existe des objets dominants qui envahissent à un moment donné une société et traversent presque toutes les couches sociales. Durant des siècles, le couteau (ou plus largement tout ce qui a été tranchant) a accompagné les Hommes, presque universellement au demeurant, pour qu'ils se défendent, se nourrissent, et s'entretient aussi.

Catherine

Cette histoire, qui donne un éclairage sur l'humanité par le biais des objets qu'elle crée et utilise, est magnifiquement

LE PROGRÈS EST-IL DANGEREUX ?

racontée par Neil MacGregor, directeur du British Museum de 2002 à 2015, dans son livre *Une histoire du monde en 100 objets*¹. Il est vrai qu'il n'a eu que l'embarras du choix ; les collections d'objets regroupés au British Museum sont hautement parlantes.

Arnaud

Aujourd'hui, quel est l'objet qui a pris une place quasi exclusive dans notre quotidien postmoderne ?

Catherine

Le téléphone portable ?

Arnaud

L'écran !

Pour moi, c'est l'écran. L'écran est partout et sous des formats différents. Du cinéma au smartphone, il capte notre regard, notre attention, notre intérêt. Nous n'y échappons pas. Il est l'objet par essence, dominant. D'où vient-il au demeurant ? C'est toi la science !

Catherine

Le mot « écran » est ambivalent. Il porte en lui deux sens qui se contredisent.

Au XIII^e siècle le mot « escren » signifie : « panneau servant à se garantir de l'ardeur d'un foyer », puis le mot écran évolue pour exprimer plus généralement sa capacité d'occulter, il empêche, il protège, il cache. L'écran devient paravent ; un objet de décoration que d'aucuns se délectent de contourner

DEVANT OU DERRIÈRE NOS ÉCRANS

avec un malin plaisir pour découvrir ce qui se dissimule derrière. Ce sens exprimant la protection existe toujours, il est présent dans les expressions « écran solaire » pour une crème protectrice des rayonnements UV, « écran de fumée » comme subterfuge pour détourner l'attention de ce que l'on veut cacher...

Ce n'est qu'au XIX^e siècle, avec les progrès de l'optique, que l'écran trouve une autre utilité et le mot acquiert un deuxième sens presque antinomique du premier : il devient une toile sur laquelle est projetée une image. Il n'y a plus rien derrière l'écran ; rien à dissimuler, rien à protéger, rien à cacher, au contraire l'écran montre ce qu'il faut regarder.

22 mars 1895 à 22 heures : premiers pas du grand écran grâce au Cinématographe. Louis et Auguste Lumière* donnent devant le public de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, au 4, place Saint-Germain-des-Prés à Paris, la première projection mondiale d'images en mouvement sur grand écran. Deux ans plus tôt, le 9 mai 1893, Thomas Edison avait présenté à New York un appareil, le Kinétoscope, permettant de visionner des images animées. Mais chacun devait se pencher à tour de rôle sur l'ocille pour regarder défiler les images. À Paris, c'est différent, l'excitation est à son comble pour la compagnie rassemblée, les yeux rivés sur la toile blanche devenue écran, dans l'attente que celle-ci prenne vie. C'est alors que débute la projection du premier film montrant la sortie de l'usine Lumière à Lyon.

* Auguste Lumière (1862-1954) et Louis Lumière (1864-1948) : souvent appelés les frères Lumière, ingénieurs français, les premiers à avoir réalisé des projections collectives de films sur grand écran.

LE PROGRÈS EST-IL DANGEREUX ?

Trente ans plus tard naît le petit écran : la télévision. Par opposition au grand écran sur lequel des images sont projetées, la télévision est basée sur la transmission de l'image qui arrive par un fil. La première démonstration publique eut lieu à Londres en 1925, mais la télévision ne prend véritablement son essor qu'après la Seconde Guerre mondiale avec le début d'une programmation tout public. Le petit écran s'introduit au cœur de la maison, sa technicité progresse à grands pas.

Au début des années 1980, les progrès de l'informatique aidant, les ordinateurs se développent, et vingt ans plus tard, au début des années 2000, l'écran se pose sur nos genoux, le *laptop* se démocratise.

Contrairement au grand écran qui incite à sortir de chez soi pour se rendre dans une salle obscure où le film est diffusé en public, contrairement à la télévision que l'on regarde en famille, l'écran de l'ordinateur, comme celui de la tablette, est un repli sur soi, une évasion solitaire. L'écran nous mène à travers le monde, ou dans notre propre rue, selon notre bon vouloir. Il devient interactif. C'est alors que l'ambivalence de l'écran monte en puissance ; l'écran connecté au monde entier permet de voir sans être vu, il dissimule celui qui le regarde et, curieusement, il rend cette même personne visible en suivant à la trace ses pérégrinations sur les sites visités.

Arnaud

Pour moi, un écran est avant tout un écrin. Cet écrin fait littéralement écran. Il est érigé comme une forme de protection, mais cette protection isole. Regarde ces réunions de cadres où tu les vois tous, alors qu'ils sont en face les uns des